



LA NEIGE

On dirait que la Terre a bu le sang des lis
Et d'un deuil éclatant voile cette hécatombe ;
Car déjà la blancheur des marbres clôt la tombe
Où dorment pour longtemps ces doux ensevelis.

Je t'adore, ô pâleur des vierges trépassées
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées !

Quel vent a flagellé l'aile que tu parais,
Doux et flottant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hivernal cyprès !

Les cygnes se sont-ils heurtés contre la nue,
Cherchant aux cieux l'azur de leurs grands lacs fermés ?
— Ou Psyché, renouant ses voiles parfumés,
De ses jeunes candeurs s'est-elle souvenue ?

On dirait que la Terre a pitié de nos morts,
Et, Vierge devenue au toucher de la neige,
Suspend des floraisons le travail sacrilège
Dans ses flancs qu'au repos invite le remords.

O Neige ! tu m'étreins le front sous le mystère
De ta froide splendeur et, comme épouvanté,
Je pense que, des cieux déchus de leur clarté,
Le lait d'une déesse a coulé sur la terre.

ARMAND SILVESTRE.

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



M. L'ABBÉ F. TÉTREAU

Il est né à Saint-Charles, sur les bords de la rivière Richelieu, en 1850, et est donc âgé de 36 ans. Il manifesta de bonne heure de belles dispositions pour l'étude, et ses parents se croyant trop pauvres pour le doter d'une éducation classique, ce fut le collège de Nicolet qui s'offrit d'instruire gratuitement le jeune Tétreau. Cette institution, qui a plus d'un acte de pareille générosité à son avoir, peut se vanter de n'avoir pas, cette fois du moins, hébergé un ingrat, car M. l'abbé Tétreau ne manque jamais une occasion de faire l'éloge de cette institution dévouée et de la remercier publiquement de lui avoir ouvert la carrière qu'il poursuit aujourd'hui pour le plus grand bien des hommes et la plus grande gloire de Dieu. Ordonné prêtre à Saint-Grégoire en 1874, il alla à Gentilly où il fut vicaire pendant deux ans, puis passa une troisième année à Stanfold. Sa grande piété et son grand sens pratique attirèrent l'attention de son évêque, qui lui confia au commencement de 1877 la desserte de la paroisse de Saint Wenceslas, dans le district des Trois-Rivières, où il fut curé pendant six ans. Avant son arrivée en cette paroisse, on disait la messe dans une chapelle ; il comprit bien les désavantages que cela offrait et se mit en frais d'y construire une église confortable et un presbytère. Il eut beau succès ; la paroisse, qui ne comptait que 400 communicants à son arrivée et quatre écoles, vit augmenter le nombre de ses communicants à 700 et le nombre de ses écoles à sept. Il quitta cette paroisse en 1883, dans un état prospère pour aller à New-York seconder l'œuvre si généreuse des

Canadiens-Français. Cette congrégation n'était pas à cette époque précisément ce que l'on serait convenu d'appeler en pleine voie de prospérité, elle souffrait des embarras inévitables au début de toute œuvre religieuse. Au lieu de le décourager, la situation qui s'offrit lui plut, puisqu'elle allait donner libre cours à son indomptable énergie.

Non satisfait d'avoir fondé une école laïque pour l'instruction des enfants, M. l'abbé Tétreau vient de doter sa paroisse d'une succursale de la Congrégation Notre-Dame de Montréal, et la colonie canadienne-française de New-York possède aujourd'hui un couvent qui lui fait le plus grand honneur, une institution où les enfants peuvent recevoir dans les deux langues une éducation à la fois chrétienne et supérieure. Il y a aujourd'hui à l'académie de nos bonnes Sœurs, 55 élèves, et près de 200 enfants fréquentent l'école élémentaire. Grâce à la prévoyante direction de M. l'abbé Tétreau, les dames religieuses de l'académie Villa-Maria viennent de se procurer un local plus grand qui va leur permettre d'y recevoir tous ceux qui en font la demande et qui en ont été privés par suite de l'exiguïté du local qu'ils occupaient auparavant.

M. l'abbé Tétreau est un prêtre dévoué, un patriote éclairé, un missionnaire dans toute la force du terme, qui se rit des difficultés et des obstacles qu'il rencontre. Caractère riche, homme du monde avec ses ouailles, généreux à l'extrême, et est pour les familles le père des pères et pour nos âmes le véritable envoyé de Dieu.

CAMILLA

Vous vous rappelez bien ma filleule Lazoune, dont je vous faisais l'élogieux portrait la dernière fois que je vous vis.

Vous vous rappelez bien toute l'affection dont était l'objet cette gracieuse poupine, au milieu du peuple qu'elle menait à sa guise mignonne.

Vous vous rappelez bien toutes les vies qu'elle tenait rivées à la sienne, si fragile pourtant !

Vous vous rappelez bien les joies incomparables que nous causait son ramage charmant, les extases folles où nous jetait chacun de ses mouvements nouveaux, chaque pas qu'elle faisait vers la connaissance et la raison.

Vous vous rappelez bien les soins minutieux dont on l'entourait ; nos terreurs, nos alarmes, si elle négligeait son sourire, devenait fiévreuse, sombre, malade.

Hélas ! nous en avons eues bien d'autres ! Et notre maison bruyante l'autre jour, réjouie sous la note d'un pinson choyé, a revêtu un triste aspect aujourd'hui.

Plus de rires sonores ! Plus d'éclat de voix !

Un deuil profond remplit les cœurs, les figures sont longues, les yeux humides, les lèvres muettes...

Notre Zoune bien-aimée, notre petite Camilla, nous ne l'avons plus !...

Partie ! partie pour la demeure des anges...

Quelques jours de *malaises insignifiants* nous assurait le médecin, des grands yeux noirs abattus, des joues pâlies, une gorge enflée, puis un soir, une dernière nuit, nous l'avons arrachée des bras de sa frêle mère de vingt ans, pour empêcher que cette dernière ne pressât sur son cœur nerveux un pauvre cadavre.

— *Elle est mieux, elle est mieux !* criait la maman en pleurs. Et les petites paupières se fermaient pour ne se rouvrir jamais.

Comprenez-vous ?...

Nous tous, nous croyons être les jouets d'un rêve affreux. A certains moments mêmes, nous entendons sa voix ; nous l'apercevons à table où elle tenait les rennes de la gaieté ; nous l'entrevoions encore à cette place où sa balançoire restait tout le jour suspendue, alentour des meubles où, craintive elle s'appuyait pour essayer ses premiers pas timides ; partout son image paraît pour s'effacer vite, pour faire naître un soupir, une larme, un cri. C'est terrible, la mort...

Et nous pensons toujours qu'elle ne peut atteindre personne des nôtres. Et ces petites créatures que Dieu prête, auxquelles on s'attache si facilement, si irrésistiblement, sont celles qui tiennent le moins !

Oh ! comme en ces jours j'ai pensé à tout ce que j'aime ! Comme je l'ai rapproché, serré bien près de moi, de peur de le voir s'envoler aussi !

Pour augmeuter à notre douleur, on nous a contraint d'exposer, immédiatement après sa mort, notre petit ange dans un appartement glacé, d'ouvrir les fenêtres et de lui enlever tout ce qui retenait sa vie quelques instants auparavant. Nous qui n'aurions jamais voulu que le moindre courant d'air atteignit celle qui occupait toutes nos attentions !

Mais plus tard, dans la nuit, quand j'ai voulu aller mettre un dernier baiser sur le front de ma filleule, qu'une diphtérie contagieuse nous défendait d'approcher, pourtant j'ai trouvé son petit cadavre enveloppé d'une chaude couverture de laine, sa tête posée sur un oreiller moelleux ; le carreau fermé, la lumière plus haute.

Grand'mère—avec ce raffinement de tendresse que seuls les cœurs vieillis peuvent concevoir—grand'mère, furtivement, avant moi, avait passé par là.....

NINETTE.

LA RETRAITE

IMABLES et gentilles lectrices, vous haussiez les épaules, sans doute, en voyant ces mots " La retraite," en ces jours de Carnaval, mais pardonnez-moi, ne vous déplaise de vouloir pendant quelques instants vous décrire en quelques traits d'une plume inhabile, j'en conviens, toutes les suavités dis-je de ces beaux jours de retraite où nous venons de goûter la douce paix du Seigneur.

D'abord, il faut vous dire que ce sont les Pères Rédemptoristes, de Sainte-Anne de Beaupré, qui sont venus nous apporter dans des vases précieux les grâces surabondantes que l'Intendant du Grand Monarque avait mises en réserves pour nous, pauvres fils de Jacob. Et comme le disait si bien un missionnaire français, l'an dernier : " Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir de loin, annonçant les biens éternels."

Que de fois, durant leurs sublimes leçons, avons-nous senti en notre âme repentante une ombre des saintes ardeurs qui consomment le cœur de ces hommes bénis. Le bonheur qui s'échappe de leur douce physionomie est un parfum qui embaume tous les lieux où ils passent. Ah ! que de fois ai-je désiré, dans mon âme et conscience, les sublimes élans qui débordaient de leurs cœurs magnanimes. J'oubliais tout : plaisirs, frivolités, charmes du carnaval. J'aurais voulu demeurer sans cesse au pied de cette chaire bénie, recueillant de leur bouche trois fois bénie les paroles si belles de nos saintes écritures.

Mais, me direz-vous, jeunes et joyeuses lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, cessez donc vos prédications ; très bien, mes chères amies, j'ai besoin de votre ordre charitable pour me ramener aux sentiers de la vie réelle. Il me semble vraiment que je suis transportée dans un monde nouveau : de saintes espérances se révèlent à mon cœur, un ciel sans nuages verse sur moi sa lumière toute pure. Et que vous dirais-je de plus ? si ce n'est que de vous parler de la retraite.

Depuis quelque temps j'aurais voulu souhaiter la bonne année aux amies de l'année dernière ; impossible pour moi, les occupations multiples des fêtes du carnaval pour une jeune tante ne permettent pas d'ajouter littérature au reste. Mais, comme a dit un auteur :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Voilà comment, mes bonnes amies, je vous prie de ne pas trop me reprocher les quelques moments que je viens de réclamer de votre générosité.

Au revoir, charmantes lectrices, je vous souhaite tout le plaisir possible dans le carnaval, surtout, les jeunes Montréalaises, ne vous enrhumiez pas trop à l'assaut du château de glace.

LA PETITE MARIE.

On n'apprécie jamais mieux une injustice, une inégalité générale, que quand on en est atteint soi-même, ou dans les siens, d'une manière directe ou personnelle. — SAINTE-BEUVE.